

État critique

Jean-François Caron

Numéro 156, hiver 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73089ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, J.-F. (2014). État critique. *Lettres québécoises*, (156), 14–17.

État critique

Vous ne perdrez jamais d'argent en sous-estimant l'intelligence du public...

— Phineas T. Barnum¹

La critique est parfois démonisée, souvent méprisée. Et pourtant, lorsque la véritable parole critique disparaît du paysage culturel, soudainement, on se met à l'invoquer : elle manque. Il faut en parler aux écrivains et aux artistes vivant dans les plus petites communautés, en région, ou dans la francophonie canadienne, pour se rendre compte à quel point l'absence de parole critique se fait sentir.

Or, même dans les grands centres et dans les médias de masse, les pratiques sont en pleine mutation. Lorsque ce ne sont pas les textes qui raccourcissent, c'est la critique elle-même qui prend des raccourcis.

Un point de départ

Depuis plusieurs années, Catherine Voyer-Léger s'intéresse à la culture et aux médias, qu'elle considère aussi comme des objets culturels. Pour elle, la critique est de l'ordre de la nécessité : « C'est un travail qui me semble important, un travail d'analyse, de remise en question, de discussion. » Cet intérêt l'a menée à la réalisation d'un projet pour lequel elle avait donné la voix à des critiques de toutes les disciplines. Le résultat, embrassant treize entrevues et diffusé sur son propre blogue², n'était pas pour épuiser sa réflexion. Il devait plutôt s'agir d'une amorce pour un grand chantier espéré, dont elle posait une nouvelle pierre avec la publication de l'essai *Métier critique*, chez Septentrion, en août dernier.

Bizarrement, ce travail de réflexion générale sur la critique culturelle se fait beaucoup à la pièce, dans les revues, sur les blogues, dans des entrevues, mais ce n'est jamais fait plus en profondeur... Finalement, on a toujours la même discussion, c'est toujours les mêmes points qui reviennent. L'idée de les inscrire dans un objet qui soit moins éphémère, comme un livre, c'est de se donner un point de départ pour continuer la réflexion à partir de là sans répéter toujours les mêmes choses, se désolé l'auteure.

Eh bien, ajoutons une maille à la chaîne.

État de la situation

Effectivement, en fouillant les archives et le Web, on se rend rapidement compte que des préoccupations semblables surgissent de façon ponctuelle — et depuis longtemps. Dans une lettre publiée dans *Le Globe* en mars 1825, Stendhal se plaignait de la vampirisation de la littérature dans les médias : « De nos jours, hélas ! la politique vole la littérature, qui n'est qu'un pis-aller³. » Et encore : « Il n'y a plus de journaux littéraires. Ce besoin doit se faire sentir⁴. »



CATHERINE VOYER-LÉGER



Au Québec aussi, les exemples foisonnent. De façon ponctuelle, une critique dite « mauvaise » (parce que négative) fera surgir quelques débats, qui se terminent malheureusement trop souvent dans les tranchées boueuses de guerres d'ego et, ainsi, ne provoquent pas d'effet durable sur les façons de pratiquer la critique dans les médias.

D'autres auteurs avant Voyer-Léger ont lancé la perche de l'essai. Particulièrement virulent, Jacques Keable signait, en 2004, *La grande peur de la télévision : le livre*, préfacé par le regretté Bruno Roy. À l'époque, il dénonçait l'évacuation presque totale des acteurs littéraires du champ télévisuel :

Écrivains, auteurs, critiques, bref, intellectuels en général et en vrac, sont persona non grata sur les écrans. [...] La parole pensée, celle qui sort de l'écrit réfléchi ou s'y inscrit est, on dirait, bannie⁵.

Il faut admettre qu'aujourd'hui la situation du livre dans les médias s'est améliorée. Pas la place de la littérature, devrait-on nuancer, mais du livre, oui. Plusieurs médias acceptent actuellement de soulever la couverture avec leur public, avec plus ou moins d'impact : *Plus on est de fous plus on lit* sur Ici Radio-Canada Première, *Lire* sur Ici Artv, *Tout le monde tout lu* sur MaTV, et les lecteurs de *La Presse +* et du *Devoir* peuvent compter sur une certaine habitude de diffusion d'articles traitant de livres.

Si on le compare à la danse, aux arts visuels, voire au théâtre, le livre jouit donc plutôt d'un traitement relativement enviable — ce que s'empresse de rappeler Voyer-Léger, en entrevue comme dans son ouvrage. Pour elle, le livre n'est pas l'enfant pauvre de la culture. Ajoutons à ce tableau les revues spécialisées comme *Lettres québécoises* ou les nombreux blogues qui ont été créés pour traiter du livre et on donnera l'impression de se plaindre le ventre plein.

Tout est dans la manière

Mais alors, quel est le problème ? En fait, c'est plutôt la *manière* de parler du livre (de la culture en générale, dirait l'auteure de *Métier critique*)

dans la plupart des grands médias qui provoque nombre de grincements de dents. En 2004, lors de la parution de son propre essai, Keable trouvait aussi cette eau à l'aube de son moulin :

Pourquoi, les rares fois où l'on parle du livre à la télévision, se limite-t-on ou à l'entrevue cabotine, type émission de variétés, ou alors à l'entrevue intimiste, très cu-culturelle, très BCBG, gentille, complaisante pour ne pas dire servile, comme si le monde du livre relevait nécessairement d'un univers précieux, propre, gentil et bien élevé?

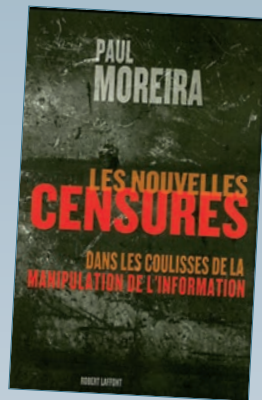
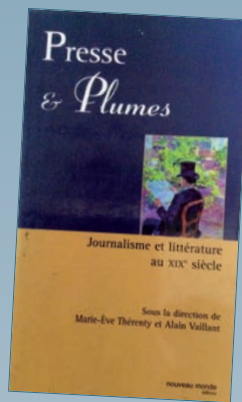
Aujourd'hui, Catherine Voyer-Léger, bien que plus nuancée, soulève aussi la question de la manière de traiter de la culture (dont le livre). Parce que, pour elle,

derrière ce débat-là qui peut sembler assez abscons sur la critique culturelle, ce dont on parle, c'est de la vision qu'on a des arts dans la société. Il y a à peine vingt ans, quand on parlait de critique, on s'interrogeait sur différentes écoles esthétiques. Aujourd'hui, la lutte de pouvoir est entre deux visions opposées qui voient les arts et la culture comme un divertissement ou comme une nourriture fondamentale de notre bien-être ensemble.

Les facteurs non littéraires

Dans le milieu de la littérature, de nombreux relationnistes de presse parlent à mots couverts d'une situation pour le moins étrange : quand on tente de convaincre un chercheur d'accueillir un auteur pour une émission de télé ou de radio, la première question posée ne toucherait ni l'œuvre à promouvoir ni le talent de l'écrivain à mener une intrigue. Est-il télégénique ? À l'aise au micro ? Voilà ce qui importe : l'auteur saura-t-il faire un bon show ?

Lors d'une table ronde organisée par l'Union des écrivains et des écrivains du Québec dans le cadre d'une rencontre de son comité Trans-Québec, à Magog, en mai dernier, différents intervenants du milieu étaient invités à se pencher sur la situation des écrivains en région. Parmi ceux-ci, Johanne Seymour, qu'on connaît comme auteure de polars, mais aussi comme présidente fondatrice des Printemps meurtriers de Knowlton. Avec la verve qu'on lui connaît, cette dernière remarquait justement à quel point la promotion d'un livre pouvait être facilitée ou empêchée selon l'apparence de son auteur et son aisance à communiquer. « Plusieurs médias choisissent leurs invités en fonction de critères qui n'ont rien à voir avec l'écriture. Aujourd'hui, il faut être beau pis smatt pour être invité. Surtout, il ne faut pas déranger. »



Vers la prescription ?

Pour les médias, actuellement, il appert que tout peut être traité avec sérieux, hormis la culture — dont le traitement devrait apparemment toujours être léger et divertissant. Ce phénomène a mené les médias à transférer en partie ou en totalité leur espace critique à des « prescripteurs ». Catherine Voyer-Léger décrit le phénomène :

On prend [...] une personne qui jouit déjà d'une autorité symbolique dans un autre secteur et on la surinvestit d'une autorité symbolique supplémentaire dans le champ de la critique culturelle⁷.

Les aptitudes critiques ne sont pas souvent un critère de sélection de ces prescripteurs : ce qui importe, c'est de séduire un lectorat de plus en plus volatile grâce à une personnalité publique ou une vedette appréciée du plus grand nombre, mais aussi des publicitaires qui n'ont pas fini d'être courtisés et qui se tourneront, en dernier recours, vers le média qui lui offrira la plus grande visibilité.

Tous les prescripteurs ne sont pas incompetents — Voyer-Léger insiste d'ailleurs sur le fait que les capacités analytiques nécessaires à une critique pertinente n'ont souvent rien à voir avec le curriculum vitae des intervenants :

Il peut y en avoir parmi ces gens-là qui sont tout à fait compétents. Je pense à quelqu'un comme Thomas Hellman, par exemple. Premièrement, il est formé en littérature, mais au-delà de ça, je pense qu'il a tout ce qu'il faut pour faire de la critique littéraire dans les médias. Et, à côté de lui, j'ai Sophie Lorain, qui me raconte l'histoire du livre pendant dix minutes, et je ne comprends pas en quoi c'est supposé être intéressant.

Même s'ils n'ont pas tous plongé dans cette vedettisation extrême de la critique, la plupart des médias ont précédé ou suivi le mouvement en demandant, par exemple, à leurs critiques professionnels de s'adonner eux-mêmes à la pratique de la prescription. Ainsi, sommes-nous depuis belle lurette dans cette ère où règnent les « j'aime » et les « je n'aime pas », parmi les guides d'achats en tous genres, suggestions de cadeaux et autres conseils de consommation. D'autres pratiques comme les cotes et le classement en étoiles — même *Lettres québécoises* n'y échappe pas — servent aussi de barème de « consommation » pour les lecteurs potentiels.

L'espoir d'une révolution

Pour Paul Moreira, reporter, écrivain et documentariste français qui s'est intéressé à la question de la prescription, cette situation ne serait que transitive. En conclusion d'un essai qu'il publiait en 2007, il sonnait le glas de l'âge des prescripteurs. Pour lui, la démocratisation des moyens de diffusion et de communication, ainsi que la désaffection d'une nouvelle génération pour les médias de masse comme la télévision (ceux qu'il a appelés les « téléphobes »), réservaient un sort inévitable à cette pratique :

Au XX^e siècle, pour le bonheur des conducteurs, les « masses » existaient encore. La télé a prolongé un peu les grands meetings, là où des lacs d'êtres humains sans voix venaient se faire doucher par une bonne parole. La révolution numérique est en train de mettre fin à tout cela⁸.

Effectivement, cette « révolution numérique » dont parle Moreira offre des pistes de solution, permettant à des individus de proposer leur propre initiative pour, par exemple, prendre la parole de façon analytique sans attendre qu'un média officiel s'en charge. Chez nous, de telles propositions ont vu le jour, en partie pour combler la vacance laissée par la disparition galopante de la parole critique dans les médias traditionnels. Ainsi a-t-on vu naître des sites collectifs comme *La Recrue du mois*⁹, qui s'intéresse au travail de la relève littéraire, ou des initiatives comme *Ma mère était hipster (Mmeh)*¹⁰, qui ne se restreint toutefois pas qu'à la littérature, et différentes initiatives individuelles comme le *Passe-Mot* de Venise Landry¹¹.

Il n'y a donc pas de complot contre le livre, pas de vaste plan machiavélique, seulement un lent glissement vers le vide.

Pour Catherine Voyer-Léger, même si elle est plutôt pessimiste devant le tableau de la situation — « Je pense qu'il est déjà trop tard, je ne sais pas si on réussira à sauver les meubles », admettra-t-elle en entrevue —, il faut espérer que les médias traditionnels redonneront de l'espace à une véritable critique. Pour elle, même si les revues spécialisées peuvent faire un travail adéquat, il importe que la critique soit accessible au plus grand nombre, et pas seulement à un public d'intéressés. Il en va de l'avenir de la littérature — de la culture, plus généralement.

Tout ça n'est pas venu d'en haut. Il n'y a pas eu de décret, de déclaration, de censure au départ, non! La technologie, l'exploitation de la masse, la pression des minorités, et le tour était joué. Ray Bradbury, *Fahrenheit 451*¹²

Les sources du problème

L'évolution des technologies de l'information place aujourd'hui le commun des mortels devant un volume et une diversité d'information qui étaient jusqu'ici inimaginables. Non seulement notre attention est-elle sollicitée de toutes parts, mais nous avons la possibilité d'errer sans contrainte entre les différents organes médiatiques. C'est ce que relatent Jean Charron et Jean de Bonville dans « Le journalisme et le marché : de la concurrence à l'hyperconcurrence¹³ » :

Les conditions techniques de réception des messages rendent cette attention très volatile, voire capricieuse ; le consommateur jouit aujourd'hui de la possibilité de passer d'un message à l'autre librement, rapidement, au gré de sa fantaisie et suivant l'impulsion du moment.

C'est en particulier à cette problématique que les médias doivent répondre aujourd'hui, et c'est souvent pour cette raison qu'ils cherchent à mettre de l'avant des « solutions originales » pour attirer et retenir un public lecteur ou spectateur. C'est ce qui explique la vedettisation du traitement de la culture et le rétrécissement de l'espace alloué à la véritable critique littéraire, apparemment pas assez sexy. Et pourtant, la fiction et la poésie ne sont-elles pas les plus performants laboratoires pour apprendre et comprendre l'homme ?

Pas de complot

Il n'y a donc pas de complot contre le livre, pas de vaste plan machiavélique, seulement un lent glissement vers le vide. Jean de Bonville,



JOHANNE SEYMOUR

qui s'est intéressé à l'évolution du journalisme au XX^e siècle, décrit ainsi la lente évolution des pratiques éditoriales dans les médias :

Les éditeurs évoquent volontiers les demandes du public, auxquelles les journalistes ne feraient que répondre. [...] En fait, le processus d'innovation suit un cheminement [indirect]. Les journalistes adaptent au jour le jour des formules établies en fonction de l'actualité ; ces formules sont souvent elles-mêmes le fruit d'initiatives prises sans grande planification à partir de la représentation que les journalistes se font non seulement des attentes de leurs lecteurs, mais aussi de celles de cette partie du public qui leur échappe¹⁴.

Le nœud du problème se trouve peut-être dans l'application des pratiques journalistiques générales à la question culturelle, ce qui était sans doute hasardeux dès le départ. D'abord parce qu'elles se concentrent particulièrement autour de l'événement — lancements, tapis rouges et autres happenings ont préséance sur le culturel lui-même. Mais il y a plus : les sources des journalistes du secteur de la culture sont le plus souvent les producteurs et les artistes eux-mêmes, qui ont tout à gagner à ce qu'on parle favorablement de leur production, et qui contrôlent l'information en fonction de leurs propres besoins, entre autres par le recours à des embargos et les promesses d'entrevues exclusives.

C'est ainsi que le journalisme culturel, avec ses pré-papiers (articles préalables au lancement du livre, par exemple), ses reportages et ses entrevues, est de plus en plus considéré comme une promotion gratuite par la gent artistique (pas seulement chez les littéraires) qui ne se gêne pas pour tenter le grand jeu de la négociation... Il n'est d'ailleurs pas rare, lorsqu'un milieu revendique plus d'espace critique, qu'il souhaite en fait surtout plus de visibilité pour sa production.

Quelle importance ?

C'est vrai, quelle importance ? Que faut-il comprendre si, même parmi les artistes et les producteurs, la critique ne fait pas l'unanimité ? La critique est-elle à ce point nécessaire au monde littéraire ? Doit-elle absolument trouver sa place dans les médias traditionnels ? Dans *Métier critique*, Catherine Voyer-Léger insiste sur l'importance de diffuser la critique même dans les médias généralistes :

*Je pense que les arts font partie d'une culture générale complète et d'une société équilibrée, [...] que cette culture générale doit trouver sa place dans les médias grand public*¹⁵.

Mais on le sait, la critique, ça choque. Les idées dérangent : évitons-les. « La sérénité, Montag. La paix, Montag. À la porte les querelles », écrivait encore Ray Bradbury dans sa fameuse dystopie sur l'avenir du livre et du divertissement. Et plus : « Le cinéma et la radio, les magazines, les livres se sont nivelés par le bas, normalisés en une vaste soupe. »

Plus de soixante ans plus tard, la question se pose encore avec urgence : cette façon de filtrer la littérature — et plus vastement la culture — au tamis du divertissement et de la facilité provoquera-t-elle une nouvelle forme de censure « induite », inhérente au marché, sans autorité pour la chapeauter ? La mise à mal de la parole critique modifiera-t-elle la teneur des œuvres à venir en aplanissant toutes les aspérités et les irrégularités créatrices ? Avec la diaphanisation de la rigueur disparaîtront-elles toutes les rugosités qui donnent sa texture à la culture ?

Ce qui se produit n'est pas exclusivement l'affaire de la littérature, ni même de la culture. On se trouve plutôt devant le symptôme d'un problème plus vaste qui touche l'essence même de notre démocratie et dont on trouve des traces dans la montée des populismes, aussi dans cet anti-intellectualisme pas toujours déclaré, mais généralement ambiant — il est si dangereux de penser ! — et dans la valorisation à outrance de ce divertissement vide auquel on s'abreuve jusqu'à plus soif. La haine de la littérature n'était-elle l'un des grands lieux communs de la droite sous la Seconde République¹⁶ ? Qu'en est-il aujourd'hui ?

Un souhait

*L'actualité n'est pas naturelle et les acteurs médiatiques sont aux premières loges des mécanismes qui la construisent. Ils ne sont pas que des relayeurs, ils sont des constructeurs de sens, déclare Voyer-Léger dans son ouvrage*¹⁷.

Mais qui saura convaincre journalistes et patrons des médias qu'ils sont encore les chiens de garde de l'esprit critique, outil indispensable de toute démocratie ?

*Il faut que les quatre cents législateurs dont jouit la France sachent que la littérature est au-dessus d'eux. Que la Terreur, que Napoléon, que Louis XIV, que Tibère, que les pouvoirs les plus violents, comme les institutions les plus fortes, disparaissent devant l'écrivain, écrivait Balzac en 1844*¹⁸.

Redonner à la littérature cette partie du quatrième pouvoir qui lui revient de droit. Retrouver une place pour le dialogue et la réflexion qui font de la littérature et de la culture le ciment d'une civilisation.

1. Devise de Phineas T. Barnum, citée par Paul Moreira, dans *Les nouvelles censures. Dans les coulisses de la manipulation de l'information*, Paris, Robert Laffont, 2007, p. 275. Barnum est considéré par l'auteur comme l'homme qui a inauguré l'âge du spectacle, à la fin du XIX^e siècle, avec les Cirques Barnum.
2. « Métier = Critique », *Détails et dédales*, [cvoyerleger.wordpress.com].
3. Cité par Brigitte Diaz dans « Stendhal face à la presse de son temps », *Presse et plumes. Journalisme et littérature au XIX^e siècle*, dir. Marie-Ève Thérient et Alain Vaillant, Paris, Nouveau-Monde, 2004, p. 21.
4. *Ibid.* p. 24.
5. Jacques Keable, *La grande peur de la télévision : le livre*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2004, p. 25.
6. NDA : les passages en italique le sont dans le document original.
7. Catherine Voyer-Léger, *Métier critique*, Québec, Septentrion, 2014, p. 53.
8. Paul Moreira, *op. cit.*, p. 279.
9. [larecruce.net]
10. [mameretaithipster.com]
11. [passemot.blogspot.ca]
12. Ray Bradbury, *Fahrenheit 451*, Paris, Folio SF, 1995 [1953], p. 86.
13. Dans *Nature et transformation du journalisme. Théorie et recherches empiriques*, sous la direction de Colette Brin, Jean Charron et Jean de Bonville, Québec, PUL, 2004, p. 273-316.
14. Jean de Bonville, « Le métier de journaliste au début du 20^e siècle vu par un contemporain : de l'utilité des concepts théoriques », *ibid.*, p. 243-272.
15. Catherine Voyer-Léger, *op. cit.*, p. 197.
16. À ce sujet, voir Jean-Claude Fizaine, « Journalisme et polémique religieuse au XIX^e siècle : L'Univers et L'Événement », dans *Presse et plumes. Journalisme et littérature au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 241-259.
17. *Ibid.*, p. 52.
18. Honoré de Balzac, *Illusions perdues*, cité par Alain Vaillant dans *Presse et plumes. Journalisme et littérature au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 13.

<p>RICHARD VÉZINA <i>L'année où Marilyn fit scandale</i> ROMAN 146 PAGES 19,95 \$</p>  <p>La relation père-fils, à l'aube de la Révolution tranquille.</p>	<p>FREDERICK LETIA <i>Les chroniques de l'inquiétude</i> NOUVELLES 131 PAGES 17,95 \$</p>  <p>Des nouvelles sur notre étonnante capacité à nous dérober, voire à manipuler autrui.</p>	<p>JACINTHE BÉDARD <i>Ce qui nous lie</i> ROMAN 101 PAGES 17,95 \$</p>  <p>Une histoire de filiation, d'amour et d'accueil.</p>	<p>JEAN-FRANÇOIS AUBÉ <i>Les yeux de la Nation</i> NOUVELLES 117 PAGES 16,95 \$</p>  <p>De nos jours, vaut-il mieux obtenir ou ne pas obtenir ce que l'on désire ?</p>
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

LES ÉDITIONS **Sémaphore** | **CUVÉE 2014** | www.editionssemaphore.qc.ca